Rino Levesque raconte

Quand l'eau rassemble

Colloque d'entrepreneuriat scientifique sur l'eau

À la fin d'une pandémie…

il arrive qu'une école recommence à respirer
au moment même où elle rouvre ses portes.

Et parfois, ce retour ne ramène pas seulement les jeunes
dans les classes.

Il ramène une question plus grande qu'eux,
une cause qui les dépasse,
une responsabilité qu'elles et ils n'avaient pas encore appris
à porter ensemble.

Cette fois-là, ce fut **l'eau.**

La source :
un duo de jeunes filles leaders instinctives, conscientes, bleues
(C'est-à-dire recherchant l'équilibre « humain-nature-économie »)
Leur énergie enclenche un mouvement autour du plus essentiel, l'eau.

L'eau qui donne vie
à un projet de sens et de cœur.

Pas seulement comme thème.

Comme bien commun.
Comme condition de vie.
Comme appel à comprendre, à créer, à agir.

Le silence des écrans

Il y a eu un temps où l'école s'est tue, c'était au printemps 2020.

Pas complètement, bien sûr. Les horaires étaient maintenus. Les plateformes numériques fonctionnaient plus ou moins. Les devoirs continuaient de circuler. Les enseignantes et enseignants sollicitaient. Les présences étaient prises. Les élèves répondaient parfois. Les contenus suivaient tant bien que mal leur route à travers les écrans

Mais quelque chose d'essentiel s'était retiré.

Dans les petites fenêtres alignées sur l'écran, les visages apparaissaient puis disparaissaient. Caméras fermées. Micros coupés. Parfois un prénom visible. Parfois une simple initiale. Entre deux connexions instables, il y avait ce silence nouveau, un silence sans regard, sans souffle commun, sans ce léger désordre humain qui fait pourtant la vie d'une classe.

Un monde où l'école continuait d'exister sans toujours parvenir… *à faire communauté.*

Ce matin-là, le cours s'était arrêté sans vraiment s'achever.

L'enseignante avait posé une dernière question. Personne n'avait répondu. Après quelques secondes de vide, elle avait simplement dit :

— *On se retrouve la semaine prochaine.*

Puis les écrans s'étaient éteints un à un.

Johanne Bourque (17 ans), elle, était restée là devant le sien. À son école, elle est Présidente du Conseil des jeunes entrepreneurs conscients (CJEC). Un rôle difficile à mettre de l'avant dans un tel contexte.

Les deux derniers cours de sciences avaient pourtant laissé quelque chose en suspens. On y avait parlé du cycle de l'eau. De l'évaporation, de la condensation, des précipitations, de l'infiltration. On avait vu les grands mouvements de l'eau sur Terre, sa circulation, sa transformation, son rôle dans l'équilibre du vivant. Johanne avaient aimé cela. Maria Martinez, 16 ans, aussi. Elle avait surtout senti, sans savoir encore comment le dire, qu'on venait d'effleurer quelque chose d'immense.

Le temps manquait. D'autres contenus attendaient, jugés prioritaires pour la suite du programme, plus directement liés à ce qui serait évalué. Alors on avait avancé. Comme l'école doit parfois avancer. Mais en avançant trop vite, il arrive aussi qu'on laisse derrière soi une question plus grande que la matière elle-même**.**

Une notification apparut.

Maria – ami de Johanne et Conseillère stratégique du CJEC

« T'es encore là ? ».

Johanne répondit presque aussitôt.

> *« Oui. »*

Un court silence.

Puis Maria écrivit :

> *« Je suis un peu déçue… tu ne trouves pas ça étrange… qu'on ne parle pas de l'eau plus longtemps en classe ? »*

Le robinet coulait toujours derrière Johanne.

L'eau.
Toujours là.
Comme si elle allait de soi.
Comme si son abondance apparente au Québec comme partout au Canada suffisait à la rendre invisible.

Maria écrivit de nouveau – de manière instinctive :

> ***« On en parle quand il y en a trop.***
> ***Ou quand il n'y en a plus.***
> ***Mais entre les deux… presque jamais. »***

Comme si l'eau n'existait vraiment que lorsqu'elle crée une catastrophe – une inondation, une sécheresse. Comme si, tant qu'elle coule sans bruit, elle ne méritait ni attention profonde, ni réflexion sérieuse, ni véritable place dans notre conscience.

Johanne ne répondit pas tout de suite.

Et dans cette immobilité étrange que la pandémie avait installée partout, quelque chose se déplaça en elle.

Pas une idée claire.

Pas encore.

Seulement cette sensation qu'une question venait d'ouvrir un passage.

Une idée fragile, mais nécessaire : un tandem de leaders conscientes, bleues… qui rend tout possible

Les jours suivants, rien ne changea en apparence.

Or, Maria, fut inspirée par le projet d'entrepreneuriat conscient réalisé à la maison par son jeune frère de 13 ans portant sur « Le problème de l'eau potable dans certaines communautés autochtones au Canada ». Lui et plus de 5000 jeunes de 6 à 14 ans avaient eu la chance d'être accompagnés au moyen de la plateforme **J'ai une idée ! *S'entreprendre et s'engager à la maison et dans sa communauté***. Cela l'amena à convaincre Johanne d'inviter leur enseignante de sciences à une rencontre Teams.

Elles n'arrivèrent ni avec un plan détaillé, ni avec une présentation bien construite. Elles n'avaient ni budget, ni échéancier, ni stratégie. Elles portaient seulement une intuition encore fragile, mais déjà tenace. Sur l'écran, en présence de l'enseignante, un peu timidement… elles lui exprimèrent avoir compris l'importance de l'eau dans le cours de sciences.

L'enseignante réagit aussitôt…

« Ah, oui ! Expliquez-moi un peu ?

Johanne se lança…

— On a compris qu'à beaucoup d'endroits dans le monde, l'eau devient un enjeu. Ici aussi, déjà, des lacs, des rivières, des ruisseaux, même des nappes phréatiques sont pollués.

Maria ajouta :

— Et au Canada, y paraît que certaines communautés autochtones n'ont pas d'eau potable.

Puis Johanne poursuivit :

— Et quand vous avez parlé des marais, ces filtres naturels, de leur disparition depuis la colonisation, surtout à partir du XIXe siècle, à cause des routes, des villes, des aménagements… ça nous a bouleversées.

L'enseignante les écouta longtemps. Elle ne les coupa pas. N'essaya ni de simplifier, ni de récupérer leur idée.

Puis vint cette question toute simple :

— Si c'était vraiment important… comment vous feriez pour que les autres le sentent aussi ?

La question eut sur elles un effet décisif. Elle n'imposait rien. Elle ouvrait un espace. Un espace de confiance. Un espace d'action. En fait, elle autorisait l'expression de leur vision, conception, créativité et l'imagination d'une stratégie en vue d'une mobilisation d'autres jeunes de l'école.

Permettant qu'apparaisse leur capacité de leader… de leaders conscientes… de leaders bleues. C'est-à-dire vouloir agir pour l'équilibre « humain – nature – économie ».

Un deuxième enseignant se joignit ensuite à la conversation. Puis un troisième. Deux du côté des sciences. Un du côté de la géographie. Aucun ne chercha à devenir le propriétaire du projet. Tous comprirent pourtant qu'il fallait le soutenir sérieusement.

Ce qui naissait-là n'avait rien d'un thème de semaine pédagogique.
Cela pouvait devenir autre chose.

Un projet pédagogique et éducatif mobilisateur.
Une expérience capable de relier des jeunes, des savoirs, des matières, des adultes (enseignants, parents), des partenaires, et peut-être même des communautés plus larges autour d'une cause commune.

Le retour à l'école

Puis vint le retour.

Pas le retour rêvé, simple et lumineux, que l'on imagine après une longue épreuve. Le vrai retour. Celui des corridors où l'on marche avec quasi-prudence. Des habitudes à réapprendre. Des regards qui se cherchent derrière les masques.

Le premier matin, plusieurs jeunes marchaient comme s'ils entraient dans un lieu à la fois connu et légèrement étranger.

On reconnaissait les casiers, les portes, les escaliers, l'odeur du plancher ciré, les voix au loin. Mais il y avait autre chose dans l'air : un besoin de présence, et peut-être, plus profondément encore, un désir discret que l'école redevienne un endroit où quelque chose d'important puisse se vivre ensemble. *Faire communauté !*

Parce que pour les jeunes de 12 à 18 ans, aimer venir à l'école c'est aussi - ou même beaucoup - le besoin de socialiser.

Johanne aperçut Maria dans le corridor.

Maria dit en souriant :

— *C'est étrange… on dirait que tout est pareil, mais que plus rien n'est pareil.*

Ce matin-là, en retrouvant les classes, les chaises, les tableaux, les visages, l'idée née en ligne prit soudain une autre dimension.

Elle ne concernait plus seulement deux jeunes devant leurs écrans.

Elle pouvait maintenant circuler. Être portée. Prendre corps dans un vrai milieu de vie. C'est là que le projet changea d'échelle.

Quand une idée devient une cause

La première rencontre du comité organisateur CJEC (Conseil des jeunes entrepreneurs conscients), mis sur pied par Johanne et Maria, eut lieu quelques jours plus tard.

Douze jeunes, garçons et filles, de la 8e à la 12e année. Des profils différents. Des tempéraments divers. Certains très à l'aise. D'autres plus discrets. Tous réunis autour d'un nom choisi avec soin : **Vision-Avenir CJEC.**

Ce nom disait déjà quelque chose d'essentiel. Il fallait voir plus loin que l'activité elle-même. Il fallait imaginer un mouvement, une façon d'habiter l'avenir autrement. Parce que… ***L'eau, c'est la vie !***

Au début, le silence domina. Il y a toujours, dans les commencements réels, une hésitation. Personne ne sait encore si l'idée qu'il a acceptée de rejoindre vivra vraiment.

Johanne finit par dire :

— *On ne veut pas juste faire un projet de plus.*

Maria poursuivit :

— *On voudrait que ça compte. Vraiment.*

Un élève demanda :

— Compter pour qui ?

Maria le regarda avant de répondre :

— *Pour nous, d'abord. Pour l'école également. Mais aussi pour celles et ceux pour qui l'eau n'est pas simplement là quand on ouvre un robinet. Pour celles et ceux qui en manquent. Pour celles et ceux qui subissent sa pollution.*

À cet instant, le projet franchit un seuil intérieur. Il ne s'agissait plus d'organiser un événement. Il s'agissait de se rassembler autour d'une cause qui touche à la vie même.

Le titre s'imposa alors peu à peu. Johanne proposa…

Colloque d'entrepreneuriat scientifique sur l'eau.

Le mot *colloque* donnait au projet une tenue, une exigence, une dimension de rencontre sérieuse.
Le mot *scientifique* rappelait la rigueur, les recherches, les savoirs à construire. Et une notion nouvelle apparût, la science des données.
Les mots *entrepreneuriat conscient* ouvrait vers l'initiative, la conception, l'action positive, l'innovation consciente, la responsabilité. Également, l'importance d'agir pour de nouveaux équilibres « humains – nature – économie ».
Et le mot *eau* reliait tout à l'essentiel.

Dans le corridor, une enseignante de français afficha à côté de sa porte :

« Science sans conscience n'est que ruine de l'âme »

François Rabelais (1532)

En amont : chercher, comprendre, créer

C'est dans la phase de préparation que l'école commença réellement à bouger.

Pas d'un seul coup. Mais par cercles concentriques.

D'abord quelques classes. Puis d'autres classes. Puis, à des degrés divers, toute l'école secondaire.

Très vite, on comprit qu'il ne suffirait pas d'accumuler de l'information. Il faudrait enquêter, croiser, analyser, modéliser, discuter, interpréter, et surtout créer quelque chose qui fasse sens.

Le colloque devint ainsi un vaste chantier d'apprentissages intégrés, dans une approche **STIAM–Entrepreneuriat conscient** : sciences, technologies, ingénierie, arts, mathématiques.

Dans certaines classes, on apprit à lire et à utiliser des données scientifiques.
Des groupes comparèrent des cartes, des tableaux, des études, des indicateurs. On examina des variations de qualité de l'eau, des zones à risque, des effets de certaines activités humaines. On apprit que la science des données n'était pas seulement affaire d'ordinateurs ou de statistiques, mais une manière de mieux voir ce qui, autrement, reste diffus ou ignoré.

D’autres étudièrent les microplastiques, les nanoparticules, les polluants invisibles. Plusieurs furent troublés d’apprendre que l’eau peut paraître claire et déjà transporter des menaces imperceptibles. L’invisible n’est pas l’innocent.

En biologie, on travailla les impacts sur les écosystèmes et la santé animale. En chimie, les substances, les rejets, les contaminations, les seuils de risque. En géographie, les bassins versants, les nappes, les territoires, les usages, les inégalités d’accès. En physique, certains groupes s’intéressèrent à la circulation, à la pression, à la filtration, à de petits dispositifs utiles.

Mais quelque chose de plus important encore se produisait : les matières cessaient d’être simplement juxtaposées. Elles commençaient à se répondre.

Les jeunes voyaient que l’eau relie ce qu’on avait trop souvent appris à séparer : la science, l’environnement, la santé, la technologie, la langue, l’art, l’éthique, le vivre-ensemble, l’économie locale, l’avenir de la planète.

Mais quelque chose de plus important encore se produisait en parallèle.

Les matières cessaient d’être simplement juxtaposées.

Les jeunes voyaient que l’eau relie ce qu’on avait trop souvent appris à séparer.
La science, l’environnement, la santé, la technologie, la langue, l’art, l’éthique, le vivre-ensemble, l’économie locale, l’avenir de la planète : tout cela, soudain, se rencontrait dans une même question.

En français, les jeunes travaillaient les mots capables de faire sentir l’importance du sujet sans tomber dans le slogan creux. Certains rédigèrent des textes d’ouverture, des prises de parole, des introductions d’ateliers, des capsules destinées aux visiteurs. D’autres apprirent à vulgariser avec justesse, découvrant que parler clairement d’un enjeu complexe est déjà une forme de responsabilité.

En arts, on créa des affiches, des installations, des représentations symboliques de l’eau comme bien vital, mémoire vivante, ressource menacée et réalité partagée.

Avec le numérique, on conçut des outils de communication, des synthèses visuelles, des parcours interactifs. Les jeunes apprenaient que les outils technologiques ne valent pas seulement par leur efficacité, mais par le sens auquel ils se mettent au service.

Le travail prenait une ampleur rare.
Et surtout, il devenait vivant.

FIN DE LA PARTIE 1

Devenir porteuses et porteurs d'un projet d'entrepreneuriat conscient au service du développement durable

Le plus marquant, cependant, ne fut pas seulement la richesse des contenus. Ce fut la transformation des jeunes.

Notamment, la conscientisation d'un besoin indispensable à soi, aux autres et au vivant dans son ensemble. Et que l'eau est le *cœur du cœur* du développement durable de nos régions et partout sur Terre – quel que soit le pays.

Certains qui se percevaient jusque-là comme de simples exécutants commencèrent à parler autrement. Ils ne récitaient plus seulement des informations trouvées ailleurs. Ils les comprenaient assez pour les expliquer, les discuter, parfois même les contester ou les reformuler avec leurs propres mots.

Un jeune dit un jour :

— Ce qu'on fait à l'eau, on finit par se le faire à nous-mêmes.

Un autre ajouta :

— Tout semble lié, connecté. Et même interdépendant.

Les mots circulèrent dans plusieurs classes : **… lié, connecté, interdépendant !**
Apprendre en profondeur, c'est découvrir les liens réels entre les savoirs, les gestes, les conséquences, les êtres et les milieux.

Plusieurs commencèrent alors à imaginer non seulement des constats, mais des pistes d'action. Certaines sortirent du stade de l'idée. Avec l'appui du personnel enseignant et de partenaires du milieu, des groupes les traduisirent en projets concrets d'entrepreneuriat conscient: petite serre éducative attentive à l'usage de l'eau, ateliers sur le gaspillage invisible, maquettes de filtration, stations de sensibilisation, campagnes pour l'école et la communauté.

Ailleurs, des jeunes furent accompagnés par un entrepreneur local ou par une représentante d'entreprise agissant comme mentor. Leur rôle n'était pas de faire à la place des jeunes, mais de les aider à relier une mission réelle d'entreprise à une initiative éducative porteuse de sens. Ainsi, l'entrepreneuriat conscient cessait d'être une abstraction. Il devenait une manière concrète de chercher des réponses utiles à un besoin réel, tout en apprenant à réfléchir à l'impact de ses choix sur soi, sur les autres et sur le vivant.

Les jeunes n'apprenaient plus seulement des notions. Ils apprenaient à concevoir, organiser, communiquer, gérer, représenter, lier, porter une intention.

Ils devenaient, à leur manière, de jeunes experts-scientifiques. Pas des experts qui dominent par le savoir.

Des experts qui se mettent au service d'une compréhension plus large et d'un agir plus conscient.

Une communauté partenaire qui contribue

À certains moments, des partenaires de la communauté vinrent enrichir la démarche.

Deux parents scientifiques à l'université acceptèrent de contribuer : l'un en hydrologie, l'autre en écologie. Leur présence rendit plus proche une science souvent perçue comme lointaine.

Ces scientifiques ne furent pas les seuls à entrer dans l'école. Peu à peu, d'autres voix de la communauté vinrent enrichir le projet. Des femmes et hommes entrepreneurs locaux, ou encore des représentantes et représentants de leurs entreprises, acceptèrent eux aussi de prendre part à la démarche. Leurs métiers parlaient autrement de l'eau, mais avec une force tout aussi concrète.

Un producteur de pommes de terre expliqua combien la qualité de l'eau, la santé des sols et les choix culturaux influencent non seulement les récoltes, mais aussi la capacité de transmettre une terre encore vivante à la génération suivante.

Une entrepreneure liée à la culture de la canneberge fit découvrir aux jeunes à quel point l'eau, dans certaines productions, n'est pas seulement utile : elle devient une question de précision, d'équilibre, de survie même pour la qualité du produit et pour l'entreprise.

Un apiculteur rappela que la santé des pollinisateurs dépend elle aussi d'écosystèmes sains.

Pour plusieurs jeunes, cette parole venue du terrain – de la communauté qui les environne, quelque fois de personnes qu'elles et ils connaissaient - eut un effet profond. Soudain, l'eau cessait d'être seulement une réalité scientifique ou environnementale. Elle devenait aussi une réalité économique, communautaire, alimentaire, territoriale - une réalité qui fait vivre, mais qui, parfois, fragilise.

L'hydrologue dit une phrase qui resta longtemps dans les esprits :

— *Le problème, ce n'est pas seulement l'eau. C'est la manière dont on la considère.*

L'écologiste ajouta :

— *La nature ne manque pas de solutions. Ce qui lui manque souvent, c'est le temps que nous lui faisons perdre.*

Personne ne prit cette phrase à la légère. Elle parlait de l'environnement, bien sûr. Mais aussi de notre manière de vivre, de produire, de cultiver, d'habiter, d'entreprendre.

Elle parlait également de notre manière de produire, de cultiver, de nourrir, de pêcher, d'habiter un territoire, d'entreprendre. Plusieurs jeunes comprirent alors qu'entreprendre pouvait… *devenir une manière de protéger le vivant, à condition de le faire avec lucidité, responsabilité et respect des équilibres.*

Le jour J : le colloque

Le printemps arriva avec sa lumière plus franche, son air plus vif, et cette agitation particulière qui précède les vraies réalisations.

Le gymnase fut transformé. Pas au point de faire oublier qu'il s'agissait d'une école. Mais assez pour que chacune et chacun sente qu'on entrait dans un moment à part.

Des affiches guidaient les visiteurs. Des ateliers étaient prêts. Des tables présentaient les réalisations. À côté, quelques kiosques tenus par des partenaires communautaires – secteurs entrepreneuriaux, associatifs et autres - prolongeaient la réflexion.

Des jeunes circulaient avec sérieux, parfois avec trac, mais toujours avec cette intensité des jours où quelque chose compte.

Johanne et Maria ouvrirent la journée devant les élèves, le personnel, des parents, des partenaires, des membres de la communauté, aussi présent, le député local responsable de l'eau dans la région. Elles ne parlèrent pas comme deux élèves venues faire un exposé. Elles parlèrent comme deux jeunes femmes portant une cause devenue commune.

Elles rappelèrent d'où l'idée était venue : d'un temps d'isolement, d'une question simple, d'un besoin de s'unir autour de quelque chose de plus grand que soi.

Puis les ateliers commencèrent.

Ici, un groupe expliquait les effets des microplastiques et des nanoparticules. Là, un autre présentait les liens entre territoire, qualité de l'eau, usages humains, agriculture et responsabilité collective. Plus loin, une équipe faisait découvrir des gestes concrets pour réduire le gaspillage. Ailleurs encore, des jeunes montraient des outils de sensibilisation, des prototypes simples, des représentations visuelles, des approches locales de préservation.

À plusieurs moments de la journée, des prises de parole eurent lieu.
Des discours brefs, sur la santé, la justice entre les territoires, l'interdépendance entre humains et nature, l'importance de prévenir plutôt que réparer.

Johanne et Maria offrirent aussi un slam à deux voix. Non pour impressionner, mais pour montrer qu'une pensée de jeunes peut être à la fois sensible, rigoureuse et porteuse.

À un moment particulièrement fort, une élève de 10e année dit simplement :

— *On a souvent parlé de l'eau comme d'une ressource. Mais plus on a cherché, plus on a compris qu'elle est d'abord une condition. Sans elle, il n'y a ni santé, ni agriculture, ni équilibre des milieux, ni communauté qui tienne vraiment.*

Dans un autre atelier, un élève plus jeune ajouta :

— *Si on continue à traiter l'eau comme quelque chose d'évident, ce n'est pas seulement l'eau qu'on met en danger. C'est notre capacité à vivre ensemble, nous humain … avec les autres espèces du vivant.*

Le silence qui suivit en disait long.

Les jeunes n'étaient plus seulement en situation de présenter.
Elles et ils étaient devenus porteurs de sens.
Des personnes désormais habitées par une volonté réelle : l'importance cruciale de contribuer à un équilibre indispensable à la vie **: l'eau.**

Aval : ce qui reste après

Le colloque terminé, personne n'eut l'impression que tout était fini.

C'est dans cet aval que plusieurs jeunes prirent conscience de l'ampleur réelle de ce qu'elles et ils avaient vécu… et réalisé

On n'avait pas seulement préparé un événement.
On avait traversé un processus d'apprentissage intégré, vivant, exigeant.
On avait lié des savoirs à une cause concrète.
On avait appris en faisant, en réfléchissant, en partageant, en s'engageant.
On avait découvert qu'une école peut devenir un lieu où l'on pense le monde pour mieux y agir.
On avait été ***initiateurs, réalisateurs, gestionnaires*** *d'activités et de projets entrepreneuriaux conscients pour que l'eau soit priorité absolue.*

Le colloque n'avait donc pas été un aboutissement fermé.
Il devenait un point d'appui.

Plus loin que l'école

Vers la fin de l'un des derniers retours collectifs, on diffusa quelques messages venus d'ailleurs – des réseaux sociaux qui se répondaient presqu'aussi vite qu'un éclair.

D'autres écoles canadiennes s'intéressaient déjà à l'expérience.
Des partenaires africains souhaitaient aussi en savoir davantage.
Dans certains contextes, l'eau apparaissait non seulement comme enjeu environnemental, mais comme question quotidienne de santé, de distance, de dignité, de survie parfois.

Un jeune congolais d'une ECEC de Kinshasa, dans une vidéo, dit :

— *Chez nous, l'eau, ce n'est pas juste un sujet. C'est une réalité de chaque jour. Il y en a beaucoup mais, souvent, elle rend malade.*

La salle demeura silencieuse.

Ni culpabilité rapide.
Ni émotion facile.

Plutôt une conscience élargie.

Johanne regarda Maria.

Leur idée leur apparaissait soudain dans toute sa vérité : **elle n'avait jamais eu pour but de leur appartenir**. Elle devait circuler, rencontrer d'autres milieux, d'autres jeunes, d'autres urgences, d'autres manières de prendre soin du vivant.

Ce qu'elles avaient amorcé pendant la pandémie, à travers une simple question posée devant un écran, était devenu **un mouvement.**

Pas immense encore.

Mais réel.

Un mouvement qui rallie autour d'une cause commune, d'un besoin commun, d'un bien commun.

L'eau.



Derrière l'histoire : une pédagogie vivante

Cette histoire montre qu'au secondaire, les jeunes peuvent s'engager profondément lorsqu'un projet rejoint une réalité qui compte vraiment. Ici, l'eau n'est pas un simple thème de travail. Elle devient une cause commune, un lieu de convergence entre les savoirs, les responsabilités et le désir d'agir.

On y voit aussi comment une approche holistique intégrée – l'entrepreneuriat conscient - transforme la manière d'apprendre. L'entrepreneuriat conscient : c'est la conscience de l'impact de son mode d'entrepreneuriat (d'action) sur soi, sur les autres (la communauté) et sur la nature qui nous nourrit (l'environnement). Autrement dit, c'est apprendre à réfléchir et à agir positivement pour la santé globale du vivant, pour son équilibre.

Les disciplines ne disparaissent pas. Elles gardent leur rigueur. Mais elles cessent d'être isolées. Les sciences, la géographie, le français, les arts, le numérique (dont l'IA) et la réflexion éthique se répondent dans une même dynamique. Les apprentissages d'une matière scolaire sont ciblés à l'étape de la planification pédagogique, d'autres s'ajoutent lors de la réalisation du projet. Ils deviennent alors plus cohérents, plus incarnés, plus durables.

L'ECEC apparaît ici dans la posture de chacune et chacun. Les jeunes initient, réalisent, gèrent, aussi organisent, communiquent, analysent, présentent et réinvestissent. Le personnel enseignant appuient, structurent, questionnent, accompagnent. Les partenaires enrichissent. **L'école, aussi la communauté qui l'entoure, deviennent ensemble une microsociété éducative où les jeunes apprennent non seulement à acquérir des savoirs et à développer des compétences, mais à contribuer.**

Enfin, cette histoire rappelle qu'un projet fort ne s'arrête pas au jour de l'événement. Il se prépare en amont par la recherche, la conception, les réalisations et l'engagement. Il se vit pleinement le **jour J** dans la rencontre, la prise de parole, la diffusion et la mobilisation. Et il se prolonge en aval par la réflexion, l'intégration, le retour critique et l'ouverture à d'autres milieux.

C'est là le signe d'une pédagogie vivante :
elle ne produit pas seulement des activités réussies.

Elle forme des jeunes capables de comprendre le monde, d'y prendre place et d'agir sur lui avec plus de conscience.

REMERCIEMENTS

Un immense merci à Jean-Sébastien Reid pour son appui pédagogique et son accompagnement auprès des écoles au cours des 27 dernières années.

À André Savard et Céline Drouin pour la relecture et leur regard sur la forme pédagogique.
À Marlène Valour pour la qualité de son illustration.
À Xavier Levesque pour l'enregistrement de la narration.
À Valérie Touchette pour la mise en page et le processus de mise en ligne.

En particulier, j'adresse des remerciements chaleureux à L'ARROSEUR DE L'OMBRE et à son fondateur Cyril Delattre pour leur soutien généreux et engagé.

Cette histoire vécue est écrite par Rino Levesque. Elle est issue de l'expérience de l'auteur. Certaines étapes de révision et de mise en forme ont été réalisées par l'éditeur à l'aide d'outils d'intelligence artificielle.